

Zeitschrift: Jahrbuch für Kunst und Kunstpflege in der Schweiz = Annuaire des Beaux-arts en Suisse
Herausgeber: Paul Ganz
Band: 3 (1921-1924)

Artikel: Lettres de Rome de Barthélemy Menn à Jules Hébert
Autor: Baud-Bovy, D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-889760>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lettres de Rome de Barthélemy Menn à Jules Hébert.

Notes préliminaires.

Quelques extraits des lettres que nous publions aujourd'hui ont déjà paru dans les *Mélanges* de la Société auxiliaire du Musée de Genève (1922) et dans la *Neujahrsblatt* de la „Zürcher Kunstgesellschaft“ (1924). Mais nous avons pensé rendre service aux historiens de l'art suisse en en publiant ici le texte complet.

Menn sortait à peine de l'adolescence lorsqu'il les adressait de Rome à son ami Jules Hébert¹⁾. Elles témoignent à la fois de son audace de jugement et de sa maturité d'esprit. Elles font comprendre comment la pensée prenait en lui une forme plastique²⁾. Elles annoncent, à côté du peintre de premier ordre qu'il est déjà, l'éducateur extraordinaire qu'il deviendra. Elles révèlent la puissance et la profondeur de sa sensibilité. Elles justifient enfin la haute estime où le tenait son maître Ingres. Alors que Menn attendait en vain qu'on lui confiât la direction des classes de figure, dans l'école de dessin de sa ville natale, Ingres lui écrivait: „Quand vous n'auriez fait que vos excellents tableaux des Proscrits de Tibère et la Sagesse de Salomon, l'un si distingué par ses profondes études historiques, l'autre par l'effet des ses grâces pittoresques qui ont produit à Rome une si vive sensation (je suis heureux de vous renouveler votre vraie estime) et qui dénotent vraiment l'artiste consommé, vos concitoyens devraient à leur conscience, à la justice, de vous élever officiellement à la première place que vous occupez déjà de fait parmi les artistes de votre pays.“

Il a fallu près d'un siècle pour que justice lui soit rendue, et que son œuvre occupe enfin dans l'histoire de l'art suisse la place désignée par Ingres.

D. Baud-Bovy.

¹⁾ Jules Hébert, fils du peintre sur émail Nicolas Didier Hébert naquit à Genève le 1^{er} Janvier 1812. Elève dès son enfance de J. Arlaud il se voua à la peinture — après avoir été fonctionnaire dans le Gouvernement de l'Etat. — Peintre d'histoire, illustrateur, lithographe, il devint professeur d'académie d'après nature et maître de dessin à l'école secondaire. Le 10 Novembre 1887 il mourut à Plainpalais.

²⁾ Voir les passages relatifs à ses tableaux comme les „Pifferari“, „Salomon présenté à la Sagesse“, „Pauvre mère“ ou les „Proscrits de Tibère“.

I.

A Monsieur Jules Hébert
 au greffe du Tribunal civil.

25 Novembre 1835.

Cher ami,

C'est je crois cette-fois-ci que ta patience a été le plus éprouvée par l'attente d'une lettre, mais les circonstances en ont été la cause; mon séjour au Lazareth, mon voyage pendant lesquels j'aurais pu t'écrire, mais rien d'intéressant, cependant je ne manquerai pas de te parler de Pérugin, étonnant. Depuis que je suis à Rome, je n'ai pas encore eu un moment de tranquillité d'esprit. Je ne sais trop pourquoi, une quantité de choses, sans doute la vue des chefs d'œuvre m'a remué le sang; ils vous aplatissent et puis vous fouettent, on voudrait copier, inventer, exécuter, c'est un bouillonnement. Et puis je dépense plus que je ne comptais, je me désole de dépenser encore l'argent que mes parents ont amassé avec tant de peine. Il semble qu'à mon âge on devrait gagner sa vie. Mais surtout compter, compter continuellement, se sentir un bâton dans les roues quand je voudrais prendre modèle. Tout cela me démonte. Oh! Si nous étions ensemble nous nous soutiendrions mutuellement, nous vivrions ensemble; mais comme cela, entouré de connaissance c'est bien, mais l'ami n'est pas là. Voyons, assez de jérémiades comme cela, voici des descriptions. Nous partîmes de Florence un grand matin dans un tape-cul intolérable, le matin d'une orgie complète dans un café voisin, où il y avait 2 anglais, 1 hollandais, 1 belge, 1 italien et moi. On prend à Florence des $\frac{1}{2}$ verres de punch et de l'un à l'autre nous étions ivres riches comme je ne l'ai jamais été. Après avoir fait des sarabandes dans les rues sans dispute (heureusement car c'est facile) nous nous retirâmes à grand peine chez nous. Le matin je me réveillai en riant à la pensée de la veille. Je quittais les gens, emportant la clef de la maison, je trouvais en bas notre caratello, mon compagnon le belge, déjà installé, mais malade au dernier point des suites. Nous cheminâmes, et au sortir de la ville la pluie commença, nous levâmes le soufflet, mais les rideaux ne fermaient pas; la pluie fouettait en furie et nous envoyait des jets dans la figure par les ouvertures des rideaux que nous retenions à peine de nos doigts gelés, du moins moi, car mon camarade était toujours très mal; de plus le voiturin était assis sur le tablier très

bien et nous cassait les jambes déjà empêchées par une boîte à peindre. Cela dura tout le jour, le soir nous ne pûmes arriver à l'étape convenue, nous couchâmes dans une maison isolée, mais mieux que nous ne nous y attendions; on fit un grand feu pour nous réchauffer. Nous soupâmes et à chaque objet qu'on apportait une nouvelle femme ou fille paraissait, toutes assez jolies. Second jour meilleur temps. A une lieue de Cortone on ne savait pas seulement si on pourrait y faire quarantaine et c'était cet espoir qui m'avait déterminé à partir, car on me disait qu'au Lazareth, la dépense allait jusqu'à 2 piastres par jour. A un mille de là des hommes disait au voiturin qu'il pouvait être certain que la douane ne se faisait plus à Cortone. Nous y allâmes cependant, elle est sur une montagne, c'est une ville étrusque; pour y arriver il faut monter pendant une heure. Nous dûmes pousser la voiture, car la rosse n'en pouvait plus, enfin nous y apprîmes qu'on y faisait la quarantaine. Cependant au bout de trois jours nous allâmes au Lazareth à deux milles de là, car si un seul Livournois entrait à Cortone nous devrions recommencer. Nous prîmes encore un tape-cul, un char à deux roues, dit carratello, nous y allâmes ventre à terre et à une descente, comme il allait toujours du même train, il ne fallait que l'épaisseur de la roue pour que nous versions dans le ravin qui forme la limite. Arrivés au Lazareth, il n'y avait encore rien de prêt, des lits dégoûtants, dans chacun il fallait coucher à deux ou plusieurs. Il y avait plusieurs prêtres, entre autre un qui voyageait avec sa nièce et qu'il ne voulait jamais quitter surtout la nuit. Comme il partit le lendemain, nous visitâmes sa chambre et nous trouvâmes un des lits qui était entièrement enfoncé. C'était deux vrais types, lui long sec, tête osseuse, caractérisée sans esprit, comme la plupart des Italiens, la contenance jésuitique. La nièce jolie, mais l'air bête, les yeux continuellement baissés, ne faisant rien sans le demander au prêtre et se faisant tout servir par lui. C'est dans ces positions là qu'on est bien posé pour observer la variété infinie des caractères moraux et physiques, qui bien rarement, pour ne pas dire jamais sont en désaccord chez le même individu. Pour employer notre temps nous nous mîmes à étudier cette dernière espèce qui nous regarde plus particulièrement. Nous fîmes les portraits des autres pestiférés et du médecin et de l'apothicaire et ce dernier pensa seul à me demander ce qu'il me devait, quoique je le lui eusse offert (l'honnêteté aurait voulu qu'ils en fissent tous autant). Je lui répondis que je ne voulais rien du tout. La veille

de notre départ il voulut encore me récompenser en m'offrant une 20aine de sous dans du papier me disant: Prenez au moins pour le papier ou pour une tasse de chocolat. Cela me fit beaucoup rire, car à Cortone on m'avait déjà dit de le faire au médecin qui nous avait donné le certificat de santé. On plie cela dans du papier, c'est plus honnête on lui glisse dans la main en disant (c'est la coutume): pour le café. On nous dit qu'aucun livre ne passait à la douane, j'eus bien peur pour mon Reynolds, mais ni là ni à Rome on ne nous visita sérieusement, on ouvrit seulement les malles. Nous arrivâmes à Perugia par la pluie, c'est encore une ville, sur la montagne, admirablement campée. Une vraie ville d'artistes; grâce au seul qui soit dans cette ville qui est graveur, sculpteur peintre, restaurateur, nous avons tout vu. C'est une ville sans ressources, il faut tout faire soi-même. Presque chaque église a des peintures de Pérugin ou de ses élèves qui sont tous restés dans sa manière, qui en est une bien accentuée, si bien que j'en avais le coeur sur les lèvres. Cependant il y a quelques unes de Pérugin qui sont presque aussi larges que Raphaël, mais il y a toujours le cachet. On voit deux figures et des enfants dans le même lieu qui sont certainement de Raphaël qui vous dilatent après avoir vu les autres. Il y a aussi chez un particulier une petite Madone de Raphaël quand il était encore bien jeune, mais qui est des plus madones que j'aie vues. J'avais fait à l'aquarelle le Raphaël d'un chirurgien de Perugia qui m'a fait une autre farce en fait de café. Nous y allâmes avec lui, quand nous voulûmes payer le garçon, il dit que c'était payé. Le lendemain nous y retournâmes seuls. Au paiement on ne voulut rien recevoir, il paraît qu'il voulait payer toute notre dépense au café et avait ordonné de ne rien recevoir, aussi nous n'y retournâmes pas, c'est une drôle de manière de récompenser les gens.

De Perugia à Rome rien de bien intéressant. Nous ne pûmes voir la cascade de Terni. Un peu plus loin commence la plaine de Rome, pendant une petite journée, c'est parfaitement comme on se le figure, c'est d'un bien beau caractère, colline après colline et des montagnes au fond. Nous sommes entré par la pluie, nous avons tout de suite été au Vatican. Les stanzas étaient fermées, nous n'avons vu que les loges, tu sais? L'histoire de la Bible. (Illisible) ces mêmes chez Mr. Ingres. Tout le monde les copiait avec le plus grand respect. En effet c'est sublime mais auprès des originaux ce sont des cochonneries; cependant si tu as le temps, je t'engage à en copier quelques

unes. Je ne puis te dire l'effet que ces peintures ont produit sur moi, j'en ai rêvé la nuit, je ne pensais qu'à cela, c'est la quintessence du beau, on y voit là tout le coeur de Raphaël à découvert. Tout le monde se les figure grandes comme nature, point du tout, les figures sont comme de grandes académies, selon la quantité de figures de la composition. Les élèves de Mr. Ingres devaient les copier. Il n'y en a que huit de faites, on leur a fait ôter l'échafaudage. Il leur semblait qu'il pourrait en faire une dans 15 jours, 3 semaines au plus; ils sont restés 6 semaines, deux mois cela ne paraît pas fini, c'est fait avec une facilité extraordinaire, mais cependant elles le sont bien plus qu'il ne semble d'abord, elles sont placées dans les faces de plafonds, en voûte chargés d'ornements que tu connais. Au bout sont les Stanzas où sont les modèles des modèles. La première salle est peinte par les élèves de Raphaël. La Bataille de Constantin frappe désagréablement les yeux, du plus mauvais coloris possible, mais comme tu le sais, le carton est de Raphaël et Jules Romain a une grande force d'exécution. La gravure de ce tableau est une des meilleures que je connaisse, je ne me souviens pas du nom du graveur, elle est très grande, elle était à l'atelier Ingres. Il y a encore un tableau de Jules Romain et deux autres de Perrin de Vaga qui sont très beaux. Dans celui de Jules l'aspect est toujours désagréable, un ton (illisible), aucune entente d'effet, des poses assez maniérées, la plupart du temps, mais un modelé d'une grande puissance par morceaux, mais pas par ensemble, une sauvagerie repoussante, un dessin qui rappelle peu l'individualité de la nature. Malgré cela il a d'immense beautés, mais auprès de Raphaël cela tombe joliment. Première Stanze l'Eliodore, la Messe, l'Attila, Le St. Paul délivré de prison, au plafond. Les sujets très abimés, en bas les cariatides, entre elles de mauvais tableaux des saisons en jaune.

C'est ici toute la puissance de Raphaël: Force, beauté, de composition, de dessin, d'effet et de couleur. Quand Raphaël voulait, il était grand coloriste. La partie supérieure de la Messe ne pâlerait pas devant le plus beau Titien, soit dit sans exagération.

L'Eliodore n'est pas exécuté par lui, mais ce que l'on sait être de sa main, les porteurs, dont le principal est le portrait de Marc-Antoine. Les porteurs du pape même chose que pour la messe et une force de modelé inconcevable. Quel autre genre de force que Jules Romain, c'est la force de la nature. Le groupe des femmes effrayées est exécuté

par un élève de Corrège, c'est délicieux, mais c'est bien plus mou, mais les femmes supportent mieux cette peinture-là. Le fond est mystérieux mal éclairé par les cierges. Le pape y dit tranquillement la messe. Le groupe de droite est à lui seul un chef d'oeuvre de composition, de mouvement. La tête de l'Eliodore est peinte avec une telle verve, si large que même dans Raphaël il me semble qu'il en est bien peu d'autres, même point qui pourrait se maintenir à côté. C'est fait dans la pâte, gras et ferme, la forme n'est pas obtenue par des duretés, par des contours bien assurés, tout y est, mais comme dans la nature, sans qu'on pense au moyen. Un homme qui crie en se sauvant exécuté avec la même chaleur, mais pas encore si beau. Les anges sont (illisible) avec la puissance de Dieu. La parole est impuissante à rendre cela. Ce ne sont que des termes d'admiration et de louanges qui n'ont point de force. Il faut voir. Je ne puis que t'indiquer ce que la gravure ne peut pas te faire connaître. Comme elles sont mauvaises celles de (Chalporta ?) les meilleures. Quel homme divin; quand on pense que Vanloo et toutes les écoles ont étudié dans ces stanzas et n'y ont rien vu du tout, cela paraît inconcevable. Mr. Ingres est le premier qui l'ait senti et quelquefois même l'égale, car il est plus élève de Raphaël que Jules Romain et tous les autres; il faut qu'il soit un grand homme, de plus au temps où l'on faisait du Moyen-Age en toque à plume comme feu Mr. Chaix lui ressuscitait le véritable caractère de ce temps par sa Françoise de Rimini, Henri IV etc. et beaucoup d'autres. Si tu veux faire du Moyen-Age je t'envoie les calques de quelques costumes que j'ai fait en voyage, à Perugia et de ceux que j'avais. Je te ferai un dessin pour la première occasion qui arrivera. Ton petit dessin du duc de Guise est charmant, courage, tu fais des progrès. J'espère que quand je passerai par Genève je te trouverai avec une jolie réputation. Je t'engage à te chercher une spécialité, c'est le moyen de se faire remarquer. D'abord parce qu'on étudie avec plus de soin une seule chose que beaucoup; quand les autres ne font pas les mêmes choses que nous, on vient nous chercher. Diday la Suisse, Guigon le lac ou Venise, Calame la Savoie, Hornung son genre, Massot le sien etc. Plus une spécialité est marquée, plus la réputation se fait forte, plus les ouvrages sont recherchés, s'entend que la spécialité soit bonne. Ainsi, vois ce que personne ne fait, c'est difficile à trouver, mais qui cherche, trouve, et qui trouve est récompensé. Comme c'est froid cette manière de causer, il faut attendre des réponses six semaines. Ce n'est plus nos soirées

de l'hiver dernier. Adieu, je t'embrasse, rends-le à ma chère amie.
Amitiés à tous les amis. *By. Menn.*

J'ai un bel atelier aussi grand que celui de Mr. Lugardon sans les dépendances, des fenêtres font le tour qui se ferment à volonté et une grande, je vois la campagne, les montagnes, le Vatican, le Château St. Ange, toute la ville. Decamps l'occupait avant moi. Il n'y a aucune trace de son talent, je suis bien fâché qu'il soit parti, j'aurais fait peut-être sa connaissance. C'est un jeune homme blond, mince, ne parlant presque pas, l'apparence timide; cela me fait penser à ton aquarelle qui je suis sûr n'a aucun rapport avec le fond de son tableau qui était au milieu du jour, au fort de la chaleur, les clairs jaune de Naples, les ombres bleu cobalt et petites, je ne sais pas ce qu'il y fait ici je le demanderai à un autre artiste que je connais très bien avec qui il louait cet atelier, et qui l'avait avant lui. Si tu ne m'a pas fait la générosité de m'écrire avant de recevoir cette lettre, fais-le je t'en prie sur le champ. Voilà bien longtemps que j'en attends une de mon père; il semble que je n'ai pas le droit de me plaindre, mais je le fais tout de même.

N'oublie pas l'adresse alla Corte degli Belli Arti.

II.

*A Monsieur Jules Hébert
au greffe du Tribunal civil, Genève, Suisse.*

Mon cher ami,

Rome.

Je ne sais si ma lettre ne t'est pas parvenue, mais je t'ai écrit comme je te l'avais annoncé environ 8 jours après celle de mon père, par la poste, si bien qu'au lieu de tes reproches, j'attendais une belle et bonne lettre. Je serais bien fâché si elle ne t'est pas arrivée d'autant plus qu'elle aurait pu te faire comprendre pourquoi je n'ai pas encore envoyé cette boîte et voici autre chose qui la retarde encore. Darier est ici pour un mois et il part en restant un autre mois en route, j'ai pensé que c'était mieux pour Hamann d'attendre un peu et de ne pas payer le port; quant à toi j'y ajouterai les intérêts. Ne va pas te figurer que je l'oublie, c'est ma foi bien le contraire. Presque malgré moi j'ai de la peine à m'accorder avec les gens, du moins avec Beaumont, il m'assomme à fond de me parler des plus petites particularités qui le concernent et c'est justement une des choses qui m'est le plus anti-

pathique et qui fait que toi et mon père, vous vous plaigniez que je ne vous donne pas assez de détails ce que je tâcherai de faire, car comme les lettres sont toutes pour donner des nouvelles de celui qui les écrit cette prolixité égoïste est alors de saison. Je suis très ennuyé que cette lettre soit perdue tant pour toi que pour moi, je l'avais faite plus serrée qu'à l'ordinaire pour répondre à ton charmant quadrille, c'est la première fois que cela m'arrive, mais j'ai vu déjà souvent des gens se plaindre de lettres perdues ou en retard. Tu vois qu'il n'y a pas de ma faute ainsi ne m'en veux pas.

Le carnaval vient de finir au grand regret de bien des gens et à la satisfaction de ceux qui veulent travailler, car lorsqu'on entend dans la rue des cris de joie, l'engueulement des masques on a de la peine de rester chez soi et puis c'est un temps consacré au plaisir par les catholiques; il est difficile de résister à la contagion. Les premiers jours sont froids, on se jette quelques confettis, ce sont de petites boulettes en plâtre qui se mettent en poudre assez facilement tant qu'elles sont bonnes. Tout se passe dans le Corso qui est la principale rue de Rome, elle a un mille de long et parfaitement droite; à chaque extrémité sont des places avec des estrades où les voitures se suivent sur deux rangs une qui va et l'autre qui vient entre deux de chaque côté sont les piétons; les deux trottoirs sont couverts de chaises à louer. Alors de toute part on se bombarde avec ces confettis, des voitures, aux fenêtres à la foule et réciproquement. Les Anglais surtout sont fous pour cet amusement, il y en a qui en jettent avec des plats, ce sont des combats acharnés surtout lorsque le nombre des voitures les oblige de faire des stations. Après s'être bien blanchis, poudrés on se jette alors des confettis en sucre (des dragées), probablement que dans le principe on n'en jetait pas d'autres, il y en a aussi des fenêtres qui jettent des paquets de farine, en sorte qu'on devient quelquefois comme des Pierrots; malgré tout cela point de dispute, tout se passe dans la plus grande confusion, dans le plus grand ordre, quelques coups de canon annoncent aux voitures qu'elles doivent se retirer, alors on ne voit plus que la foule des masques et des amateurs qui remplit toute la rue. Tout d'un coup on voit la foule s'ouvrir devant et se refermer derrière une troupe de dragons à cheval, comme une barque qui fend l'onde. L'on reprend la place aussitôt que le bâtiment avance, c'est très beau de voir dans cette foule qui se croise en tous sens cette cavalerie qui la fend en bon ordre et au grand galop. C'est

pour avertir que la course des chevaux va avoir lieu; on les amène dans l'enceinte formée d'estrades en demi cercle qui termine ou commence plutôt la rue dans la réputée Place du Peuple sur laquelle est la porte du même nom par laquelle on arrive à Rome. Ils viennent conduits chacun par plusieurs hommes, ils sont couverts de piquants ce qui les fait carracoler, se lancer contre la corde tendue devant eux. Ils renversent, traînent leurs gardiens dont deux le tiennent par la tête et par la queue, ceux de la tête mettent la main sur le dos pour l'empêcher de ruer. On voit alors des choses magnifiques telles que Géricault les a rendues parfaitement. On leur met aussi des pétards au derrière ce qui leur fait faire des bonds et cause même de grands malheurs, car ils franchissent la corde et partent avant le temps en sorte (que) le dernier jour il y eu deux personnes mortes et plusieurs blessées; je ne les ai pas vues, mais ce devait être horriblement triste de voir en un instant ces habits de folie transformés en vêtements mortuaires. Quelques pas plus loin on ne s'en doutait pas, et la gaîté n'en fut pas altérée pour cela. Un moment après commença la partie la plus curieuse et la plus gaie du Carnaval, les voitures restent dans le Corso et à la nuit les fenêtres s'illuminent. Chaque individu allume aussi une petite chandelle de cire qu'on appelle *moccolo*, c'est la cérémonie funèbre du carnaval qui se meurt, aussi on fait honte comme impiété à ceux qui n'en ont pas ou qui s'est éteint, car l'amusant c'est d'éteindre ceux des autres et même de les prendre; on monte sur les voitures, on assiège les spectateurs sur les chaises, aux fenêtres du rez-de-chaussée, ce sont autant de combats où l'on se sert du mouchoir et même de ces grands époussoirs pour nettoyer les fenêtres. Chacun crie à tue-tête *senza moccolo*. C'est étourdissant, ce mot a un sens caché qui correspond à *bout*, c'est là-dessus un jeu de mot continu, surtout contre les femmes, à des filles près de moi, des jeunes gens dirent: *senza moccolo, senza cena* (sans bout, point de souper). Mais ce qu'il y a de charmant, c'est le laisser aller des plus belles dames, c'est tout une famille. Il y avait un homme monté sur des échasses de la hauteur d'un homme qui se chargeait d'éteindre les lumières du premier étage, mais chacun rallume aussitôt en sorte que l'effet général est extraordinaire cette rue pleine de feux qui bougent continuellement. A peu près chaque soir il y avait un bal masqué dans un grand théâtre. On n'y danse presque pas, le seul amusement est de voir les masques et eux de se montrer ou d'être intrigué par eux,

il n'y a rien de plus divertissant pour le masque que la curiosité l'embarras où il met la personne qu'il veut taquiner. Par exemple l'année précédente, Flandrin qui est le garçon le plus simple et le plus rangé qu'on puisse trouver se trouvant dans une première loge avec une famille anglaise, depuis en bas un masque vint lui faire une scène sur sa conduite et dévoiler des amours, toutes sortes de choses, et le plus drôle c'est que le masque expliquait tout cela en anglais à ces personnes, que Flandrin ne comprend pas. On y voit aussi quelques bonnes caricatures, des costumes charmants et les jambes de dames qui s'habillent en pages.

Assez de carnaval, il y a aussi ici une exposition annuelle. Mais c'est fort peu intéressant de t'en parler, car d'abord c'est extrêmement faible, fort au-dessous des nôtres et puis par suite ce sont des gens dont on n'entend pas parler ou bien qui sont fort au-dessous de leur réputation et je crois que si l'on transportait l'une de nos expositions à Rome toute la salle serait en émoi sauf ceux qui ont vu celles de Paris, mais les pages brillantes de Diday et Guigon seraient fort de bon goût, et choses singulières dont tu ne te doutes pas, c'est que les Allemands sont les plus grands apologistes de Vernet. Que dire enfin de cette facilité qui perd son cours en France et c'est cette peinture qu'ils cherchent, du moins les jeunes artistes. Pour les grandes réputations allemandes (ce) sont déjà des gens âgés et qui méritent bien de l'estime. Les deux paysagistes Coch et Reinarth approchent souvent beaucoup de N. Poussin qu'ils ont compris chacun à leur manière, quelquefois par trop imité. Mais on n'ose pas leur en faire un reproche quand on voit ce que les autres cherchent à présent, ils ont tous les deux à peu près 80 ans. En fait de figure il ne reste ici qu'Overbeck dont tu as entendu parler, j'irai le voir et je t'en rendrai compte, ainsi que des autres artistes de talent que je visiterai, non que je m'en occupe plus volontiers que des anciens, mais ils se peuvent décrire plus facilement que ces derniers qui me font tomber la plume des mains quand je veux parler d'eux. C'est un art si positif que (ceci semble un paradoxe) il me semble moins propre à la description que ceux qui plus vagues laissent un champ plus vaste à l'imagination et restent plus dans les mêmes conditions.

Je veux décrire un tableau, je commence par la composition, malgré toute l'exactitude, la précision, celui qui lit se figurera quelque chose de très différent, selon ses idées; un seul coup d'œil sur une

gravure lui en apprendra bien plus et lui montrera que d'après la description il s'était fait une image fausse. Dans le détail de chaque groupe ou figure sera-t-il possible de décrire le charme qu'on a tant de peine à saisir en le voyant, ce n'est donc que des données générales sur le style particulier à chaque maître. Les parties où il a le plus excellé . . . et les règles qu'on peut en tirer pour les joindre et se former une idée juste de la perfection qui est le plus noble but de notre art et en même temps c'est effrayant ce qu'il faut d'étude pour avancer seulement un peu dans cette route là; c'est un projet bien ambitieux aussi y a-t-il bien peu de gens qui l'adoptent car c'est une source de découragement continuel et je t'écris sous cette influence. Voici une quinzaine de jours que je suis avili à fond en cherchant cette réunion de forme, de force et de couleur. Courant plusieurs lièvres j'en laisse échapper l'un ou l'autre. Il faudrait pour cela plus d'argent que pour toute autre route. Il faudrait avoir le modèle autant qu'il est nécessaire et c'est ce que je ne puis faire. Si l'on se contente de la forme sans beaucoup de force on peut faire assez vite, mais la force et la couleur ne s'obtiennent qu'en travaillant beaucoup sa peinture. il faudrait donc pour cela avoir continuellement le modèle aussi je me désespère avec ce gros lien de la pénurie dans les jambes je laisse courir tous mes lièvres. Ah! Si la peinture donne quelques moments de bonheur, combien souvent n'est-elle pas un sujet de tourments. Cher Jules, si la fortune avait voulu que nous étudiassions ensemble comme on est plus fort à deux, mais je ne veux pas te parler de cela car je sais bien que de ton côté tu ne donnerais pas du pied contre.

J'ai été chez ce Mayer dont tu m'as décrit le tableau, un écrivain public, j'ai vu le même tableau et je trouve tes observations très justes, je les ai retrouvées d'un bout à l'autre. J'ai été visiter les ateliers de Torwaldsen que beaucoup de gens regardent comme le premier sculpteur de l'époque. Je suis loin de le trouver, on rencontre parfois quelques jolies choses. C'est une faible imitation des Grecs, il n'y a pas d'étude de la nature, il n'y a pas non plus une exécution remarquable. Dans ses sujets religieux il a cherché à fondre dedans la peinture de Raphaël. En somme je le trouve beaucoup au-dessous de sa réputation, c'est un homme qui avec quelques moyens a eu immensément de bonheur. Il est venu à Rome quand il n'y avait point d'autres, il a eu toujours un grand nombre de belles commandes en sorte qu'il a pu développer tout ce qu'il y avait en lui, et sans ce concours heureux



ARNOLD BÖCKLIN

Quellnymphe

Kunsthaus Zürich

il n'y a à mon avis pas de grand artiste possible. Quelle différence en les réputations anciennes et modernes. Les unes sont toujours au-dessous, les autres toujours au-dessus de ce qu'on s'est figuré.

Il y a eu ici quelques jours qui précédèrent le carnaval une inondation causée par le chirocco, vent d'Afrique qui retenait le fleuve dans son lit et d'abondantes pluies. La rue qui est le long du fleuve était pleine d'eau et me rappelait seulement les canaux de Venise. Dans la campagne cela offrait un spectacle nouveau, mais désolant. Ces maisons isolées dans l'eau, les travaux des champs qui apparaissaient dans les terrains un peu plus élevés, les chemins entièrement impraticables, cela peut donner motif à une infinité de sujets, c'est un accident semblable qui a probablement inspiré Schenetz pour le tableau qu'il en a fait et qui est au Luxembourg.

Mielzienski est arrivé ici, il y a peu de temps, pour passer quelques mois à copier. Darier a été aussi peu de temps ici, Reverdin arrivé aussi, restera plus longtemps. Darier n'a pas été satisfait de Rome et il compte se dédommager à Venise.

Je t'envoie par lui quelques petites choses avec les camées d'Hamann. Dans cette lettre et dans les prochaines je compte t'envoyer quelques bouts de papier calqués pour te montrer que je ne puis pas écrire, je n'en ai pas moins la volonté d'être reconnaissant de tes belles lettres. Si tu vois Dalzigre fais lui mes amitiés et demande lui s'il a reçu une lettre que je lui ai écrite à Venise afin que s'il y en a encore une de perdue il en soit averti et ne m'en veuille pas. Si c'est toi ou mon père qui m'écrit le premier envoie moi la mesure exacte du grand cadre que nous avons au grenier, je ferai un paysage pour mettre dedans et je l'enverrai à l'exposition. Fais mes amitiés à tous nos amis, à Hamann et dis lui que ce sont des raisons très fortes qui sont cause du retard des camées. Je ne sais (pourquoi) mais je ne puis me décider à récrire ma lettre perdue.

III.

*A Monsieur Jules Hébert
au greffe du Tribunal Civil à Genève, Suisse.*

Mon cher ami,

Rome.

J'ai trouvé ta lettre au café en revenant de St. Pierre voir la dernière fête de Pâques. Ces fêtes ont réuni en un instant un grand

nombre d'étrangers qui sont partis aussi promptement; elles ont une immense réputation et ce n'est pas sans raison, il y a vraiment de la magnificence et du grandiose, les cérémonies ne paraissent point mesquines dans ce colosse de St. Pierre et c'est dire quelque chose. Le pape a dit deux fois la messe, il arrive précédé d'une foule de prélats, cardinaux, évêques, arch., arméniens et compagnie vêtus diversement, selon leurs dignités, grade, l'écarlate et l'hermine des cardinaux, le violet des évêques, le cramoisi les dentelles, blancs, noirs des robes toutes en drap d'or, enfin après cette foule de prêtres arrive le pape, porté sur les épaules dans un magnifique fauteuil sous un beau dais avec de magnifiques habits tout en soie blanche et une profusion d'ornements d'or, ce qui est extrêmement distingué. Les porteurs sont en rouge et deux agitent d'énormes éventails de grandes plumes blanches qui rafraîchissent doucement l'air autour du St. Père. Celui-ci est forcé de fermer les yeux, car il paraît que la tête lui tourne ce qui lui donne l'air de somnolence qui est loin d'avoir de la majesté. Vernet a très bien rendu ce sujet dans un grand tableau qui est au Luxembourg. Les porteurs sont coupés au milieu du corps. Cette richesse de blanc, or et rouge lui ont réussi parfaitement. Pendant la messe on change plusieurs fois de (illisible) et de robes au pape, elles sont toutes d'une grande richesse. Lorsqu'ils retournent, il y a une fort belle scène en face d'une statue antique de St. Pierre; le cortège s'arrête, une fanfare jouée depuis une galerie annonce que le pape va donner une bénédiction. Alors tout s'agenouille ou se courbe car on est très pressé pour le voir et le pape seul se lève de son fauteuil et bénit; outre une haie de soldats, il y a de chaque côté du cortège les Suisses avec la cuirasse, le costume des officiers est très beau, une cuirasse toute damasquinée aux cuisses les bouffants mais qui ne bouffent pas, et les bas de (illisible) le tout en soie grise du même ton que la cuirasse brunie, ils sont nu-tête, le fourreau de l'épée en velours cramoisi, une collette autour du cou, mais avec tout cela ils sont loin d'avoir l'air guerrier; cela fait on se presse pour sortir de l'église afin de voir la grande bénédiction. Cette place immense est couverte de monde, d'équipages, des parties toutes de paysannes et de paysans qui forment les groupes les plus admirables. Après un moment d'attente le pape apparaît sur son palanquin à une grande fenêtre qui est au milieu de la façade, elle est recouverte par une grande tente, c'est colossal. Alors le canon tonne au Château St. Ange et le bruit annonce au loin

que le pape bénit les chrétiens. Il se lève encore de son fauteuil et fait le geste le plus grandiose qu'on puisse s'imaginer, il est vrai que le sujet est on ne peut plus propre à l'inspirer, de suite après on jette de la même fenêtre deux feuilles que le vent fait voltiger, ce sont des indulgences pleinières, elles semblèrent vouloir rentrer dans la fenêtre et les cardinaux tendirent la main pour les reprendre, ils en avaient sans doute bien besoin; enfin après avoir fait battre bien des cœurs et naïtre bien des désirs, le caprice du vent les abbattit en divers endroits de la foule qui se ruât sur elles. Jour de délices si elles sont entre les mains de bons catholiques. L'illumination et le feu d'artifice n'ont pu avoir lieu, le temps est continuellement mauvais et froid; en sorte qu'il n'y aura presque pas de printemps et que nous entrerons tout d'un coup dans les chaleurs.

Mon cher ami, tu te trompes quand tu supposes que je couve un tableau pour te surprendre, sois sûr que ce serait pour moi une grande jouissance que d'en raisonner avec toi, ce serait d'ailleurs bien ingrat que de ne pas se souvenir de l'intérêt fraternel que tu mettais au pas à pas de mon tableau des chevaux et de l'autre aussi, non tu ne verras pas encore de sitôt un tableau de ton ami. J'ai fait seulement une étude grande comme nature comme je te l'avais annoncé; des Pifferari jouant devant la madone. Mais je ne vois pas là dedans un tableau, car il n'y a point d'intérêt, rien de morale, d'historique. Mais c'est un examen de ce que je sais et de ce que je dois étudier et je suis extrêmement content de l'avoir fait, car cela m'a donné une nouvelle ardeur pour étudier; aussi je viens de recommencer à travailler au Vatican à présent que les beaux jours éclairent et réchauffent les salles sombres et gelées. Ah! quelles merveilles il faudrait consacrer une vie à les étudier et une autre vie pour profiter de ces études, tout ce qu'on peut mettre à côté est chétif et mesquin. Je fais des têtes d'après l'Eliodore chassé du temple; j'ai commencé par l'Eliodore lui-même, ce n'est pas une tête noble, mais elle est dans le caractère du sujet, il n'y a rien dans tout Raphaël de peint plus facilement, plus largement; c'est sculptural par grand plans, par grandes masses, c'est toute la vigueur de son talent. Je n'avais pas encore fait d'études peintes dans le Vatican, seulement des crayons. Je trouve une grande différence entre ses tableaux à l'huile et ses fresques, ses tableaux sont secs et polis auprès de ses fresques qui sont faciles, et tu conçois que cela engendre plus d'énergie; c'est plus gras et cela s'explique assez

puisqu'on est forcé de faire promptement et sans revenir cela donne à l'artiste de la précision et de la chaleur, on travaille sur une pâte dans laquelle la peinture se mêle un peu sans perdre sa fermeté.

Et ce grand poème de Michel-Ange, le jugement dernier, on a peine à croire que ce soit d'un homme pétri du même limon que les autres, c'est là qu'on voit les bornes de la puissance humaine, jamais l'imagination n'inventa, ne se figura le père éternel avec plus de grandeur, d'énergie, un enfer plus effrayant, cette partie qu'on voit de plus près est toute dans l'ombre et les groupes se dessinent en noir sur le crépuscule horrible du ciel; il a ajouté aux formes les plus puissantes, les plus belles un effet, un ton des plus dramatiques, quel lieu de désespoir! les démons et les damnés s'y tordent dans l'obscurité, le rire diabolique des premiers insulte au désespoir de ceux-ci; quelle mauvaise charge que toutes les gravures qui font croire que Michel-Ange voyait des boulettes de muscles partout; rien n'est plus simple, plus large de modelé, la lumière s'assied grandement, s'étend bien sur chaque membre. Tous ces détails sont passés sous la peau et noyés dans la masse; rien de petit, de mesquin. Mr. Sigalon qui la copie de la même grandeur et avec beaucoup de talent, dit qu'il y a des figures et elles sont toutes surtout celles du haut bien plus grandes que nature; il dit que d'après les morceaux de chaux préparés pour chaque jour, il y a des figures qui ont été peintes en une seule fois. Il n'y a rien qui m'ait produit si grand effet; il y a même des artistes qui ne vont pas le voir souvent parceque cela les tourmente trop. C'est une peinture beaucoup plus désespérante que celle de Raphaël, parceque dans ce dernier on s'y retrouve, c'est la nature, choisie, il est vrai, mais telle qu'on la rencontre quelquefois. Il y a un choix, un goût exquis, mais dans celui-là elle est vue avec un génie si indépendant, si élevé, si particulier, qui lui est si proprement individuel que par sa hauteur il terrasse et bouleverse votre simple entendement, il y a dans la chapelle sixtine plusieurs compositions que je ne connaissais pas du tout et qui, je crois, n'ont pas été gravées: Dieu créant la mer; Judith et Holopherne, le Déluge et plusieurs autres qui certainement ne sont pas de ses plus faibles conceptions. Il y a aussi le plus beau Pérugin que je connaisse, le mariage de la Vierge, beaucoup de Pinturiccio. La chapelle, grande comme une église ordinaire est entièrement couverte de peintures; tout le bas est couvert d'une draperie peinte, couverte d'ornement d'or et d'argent

qui fait tout le tour, il n'y a des fenêtres que d'un côté et elles sont extrêmement élevées, ce qui lui donne de la grandeur et du mystère.

Le Vatican est à l'extrémité opposée de l'endroit où je loge. Les Stanzes sont ouvertes de 8 heures à 3 heures, le reste du jour je l'emploie à lire ou à écrire ou encore je vais faire quelques croquis d'après nature. Comme je pioche ferme aux Stanzes, je n'ai pas de remords à lire un peu, je sens un besoin de m'instruire que je ne puis satisfaire à mon grè (oh quant à cela je regrette bien le temps passé. Si au lieu de tant de romans j'avais lu des livres instructifs, je saurais quelque chose de plus, ce sont des lectures qu'un jeune homme n'ose pas même avouer) j'ai entrepris les républiques italiennes, c'est assez difficile d'en profiter beaucoup par la nature du sujet qui a peu d'ensemble; cependant j'y ai trouvé des choses qui m'ont vivement intéressé et quelques sujets fort beaux (je pense que tu lis toujours aussi mais ne manque pas de faire comme je fais de copier chaque passage qui a quelque apparence de sujet; surtout quand on veut faire des aquarelles on est bien aise d'avoir un petit recueil sous la main et des sujets qui d'abord ne nous paraissent que médiocres plus tard on les conçoit beaucoup mieux). Une heure avant la nuit je vais à l'Académie de France où je joue au disque avec les pensionnaires: les allées de la Villa sont bordées de hauts buis taillés, ce qui est parfaitement convenable pour ce jeu. Notre disque est beaucoup plus gros que celui des anciens. C'est fort difficile de le lancer bien droit, la plus petite inégalité de terrain le fait tourner, c'est très amusant et cela développe les biceps.

Les pensionnaires viennent d'exposer leurs envois, c'est généralement bien. Flandrin (? déchirure) surtout a un très beau tableau, un saint guérissant des aveugles, c'est dessiné avec une grande délicatesse, bien composé, la couleur est faible, mais me paraît très agréable, le modelé même quoique parfaitement senti de plans, n'a pas assez de saillant, de ressort; il y a aussi une figure: Euripide composant les tragédies dans une grotte; elle a beaucoup de force, de modelé et d'effet; il promet beaucoup. C'est déjà un talent de premier ordre à côté de cela c'est le garçon le meilleur, le plus modeste qu'on puisse trouver, son frère plus jeune fait le paysage, le dessine fort bien, c'est du paysage de l'école. Ces deux frères ont un grand avantage, ayant tous deux du talent, ils s'entendent parfaitement, ils s'aident mutuellement et se soutiennent dans le découragement. Une figure

de Jourdy: Eve, c'est beaucoup moins bien c'est aussi de l'école. Simart, élève de Pradier et Ingres a un très beau bas-relief; les sculpteurs sont tous d'une belle force, je crois que l'académie n'a jamais été aussi forte quoique incomplète, il n'y a que deux peintres de figure et point de paysagiste. (Je suis bien aise que tu aies pu voir les aquarelles des faiseurs de Paris, ce sont des aubaines comme celles-là qui font faire de grands pas, car à Genève on peut dire qu'il n'y a personne qui fasse des aquarelles de figure, c'est donc la place qu'on te réservait, mais je crois pas que tu aies vu ce qu'on fait de plus beau en ce genre, on envoie généralement en province que les choses qui ont de la peine à s'en aller, cependant les Decamps, je crois bien que j'ai vu le Chenil, c'est une bien belle chose, le Don Quichotte a été gravé parfaitement dans l'Artiste par Prévost, c'est une de ses meilleures compositions, mais cet artiste est bien différent de bien d'autres pour qu'il suffit de voir une chose pour se figurer très bien toutes les autres, lui, c'est toujours neuf. J'avais bien remarqué l'aquarelle de Fleury comme une des plus à mon goût que j'aie vues, c'est exempt de manière et très puissant de ton, on aurait dit un tableau de tous les maîtres vénitiens réunis, c'est mieux que ses tableaux. Je connais très bien Jadin qui est ici, il a fait un voyage en Sicile avec Alexandre Dumas pour faire les dessins des vignettes de l'ouvrage, j'ai vu ses aquarelles (la plupart sont faites sur papier de couleur jaunâtre rehaussé de gouache, cela fait des choses d'un effet, d'une vigueur étonnante). Ce que je t'engage beaucoup à faire comme lui et plusieurs anglais que je connais, lorsqu'ils veulent aller d'après nature, ils mettent en se couchant toute leur boîte dans un plat d'eau, le lendemain leurs couleurs se manient comme de l'huile, ce qui donne à tous les ouvrages une vigueur franche et beaucoup plus de solidité; de lécher ses pains on ne fait que des choses maigres et ratatinées; avant de s'en servir on les égalise avec la spatule; on dépense ainsi plus de couleur, mais on fait mieux. Je vais m'acheter des couleurs de gouache que j'emploierai comme à l'aquarelle, je l'ai déjà éprouvée avec les couleurs d'un autre, j'ai très bien réussi, je crois aussi que c'est un moyen d'aller plus vite. Par la première occasion je ne manquerai pas de t'envoyer quelque-chose qui caractérise le pays. Je pense que tu auras reçu ce que j'ai envoyé par Darier, c'est une vue de St. Pierre par derrière et un petit Pifferari. Bachelard te portera aussi une aquarelle que j'ai faite à Venise d'après un célèbre Paul Véronèse, je voulais aller d'après

nature, mais le mauvais temps m'en a empêché, et je ne voulais pas laisser passer une si bonne occasion. J'ai encore oublié par lui comme par Darier les antiquités que tu me demandais, elles étaient sur la table, étant tombées derrière, je n'y ai plus pensé, mais c'est si peu de chose que cela ne vaut pas la peine ce que tu me demandes est assez embarrassant. Quant à l'histoire de Robert, je la crois fausse, car pour ce que j'ai pu voir moi-même, il n'en est rien, ainsi il est bien possible, que le reste soit aussi bien inventé.

Tu me parles de l'embonpoint de ta femme, je ne sais si je dois y attacher plus que le simple sens. Explique toi, en tous cas cela doit lui aller à merveille, fais lui toutes mes amitiés. Adieu, comme de coutume je n'oublie pas les amis, dis-leur que je pense à eux.

Je t'embrasse, ton ami

Barthélemy Menn.

IV.

A Monsieur Jules Hébert

au greffe du Tribunal civil à Genève.

(Juin ou Juillet 1835.)

Mon cher ami,

J'ai reçu ta lettre deux jours après son arrivée parce que je suis allé au bord de la mer à l'embouchure du Tibre avec Mr. Ingres et les pensionnaires, qui est là comme ailleurs. Nous prîmes un guide pour aller au Tibre qui est à quelque distance du village. Le guide intelligent nous mena à travers les marais où nous prîmes des bains de pied et augmenta la fatigue de Mr. Ingres, qui peut à peine marcher et qui nous faisait vraiment de la peine à voir patauger dans cette boue. Aussi, arrivés au Tibre nous n'osâmes pas (quelques uns qui voulions aller à Ostie qui est de l'autre côté du fleuve encore à quelque distance) nous séparer d'eux. Nous prîmes alors le parti de rejoindre le bord de la mer pour retourner, mais le guide nous dit qu'il était impossible d'y arriver à cause des marais, cela mit le comble au découragement; alors je pensais que nous pourrions prendre la barque qui sert à traverser le fleuve et de le remonter jusqu'à la plage, il est magnifique dans cet endroit, d'une grande largeur. La mer forme autour de son embouchure un cercle de vagues qui semblent s'ameuter pour lui fermer le passage, en sorte qu'il semble que le niveau de la mer est plus élevé que celui du fleuve. Nous nous embarquâmes

donc mais toujours sur la côte qui est sur le Tibre et nous n'avons pas pu doubler l'angle à cause de la mer où notre bateau aurait pu être bousculé. Alors tranquilisés sur notre sort nous nous mîmes à faire des recherches parmi les débris de toute espèce que rejettent le fleuve et la mer, nous dessinâmes sur le sable, les uns du paysage, l'autre la figure ou l'architecture ou de la musique, il y avait tout du long une grande quantité de beaux arbres mutilés, polis et très blancs qui offraient les plus bizarres aspects de monstres: des hydres à cent têtes, des cerbères, je me repens de ne pas en avoir tiré ce parti. Nous rencontrâmes aussi un immense troupeau de bœufs, gris comme ils sont tous ici avec les plus beaux taureaux que j'ai vus de ma vie. A notre aspect ils s'avancèrent, ce qui ne laissa pas de causer quelque émotion parmi nous, car s'ils avaient fondu sur nous, nous n'avions qu'à choisir entre deux morts, la mer étant derrière nous, mais bientôt ils se reculèrent et le guide ayant jeté en l'air un morceau de racine, il tomba juste sur le dos du plus admirable taureau, alors tout le troupeau prit la fuite à travers les buissons, en sorte qu'on ne voyait que des dos et des cornes dont le mouvement répétait celui des vagues qui bondissaient derrière nous; c'était bien beau, cela me frappa et je crois que j'oublierai difficilement cette impression-là. Nous revînmes le long de l'eau sur le sable mouvant, mais qui est très ferme où il est mouillé, en sorte que de temps en temps la vague venait glisser jusqu'à nos pieds, l'aspect du pays n'est pas italien, tout plat, une végétation grise et rabougrie.

Je te remercie de ton calque et puisque nous n'en sommes pas à nous faire des compliments, je te dirai ce que j'en pense; je ne puis juger la couleur qu'il pouvait avoir, ce qui fait en grande partie le charme d'une aquarelle, mais comme composition je trouve que cela manque d'originalité et que tu n'es pas entré assez fortement dans tes caractères de personnages et de site. Il me semble qu'il aurait mieux convenu, de mettre Vamba sur un rocher beaucoup plus élevé, au moins de la hauteur d'un homme, c'est dans le caractère de ces êtres inquiets de se percher, cela indique un besoin de changement de son cerveau, de la légèreté et c'est contraste avec le caractère simple et tranquille de Gurth qui serait resté au pied; il me semble aussi qu'il faudrait donner à Vamba une nature différente et opposée à Gurth; fier, élégant, propre à gambader et à faire des drôleries comme un fou qu'il est; le poser bizarrement et pas comme un homme ordi-

naire, tandis que Gurth est un homme fort et trapu comme il convient à son état et à son caractère un peu obtus, lui donner un chien d'une nature semblable à la sienne, on voit souvent des chiens qui ressemblent beaucoup à leur maître, le caractère de l'homme se peint très bien dans le choix. Tu es pu trouver dans les rochers de Veyrier ou ailleurs le motif d'une composition plus originale, c'est le plan de terrain qui ordinairement en décide; je ne sais pas pourquoi il t'a répugné de mettre dans le second plan le troupeau de cochons, il est nécessaire pour indiquer l'état de Gurth et ce qu'il fait dans cette forêt. Voilà une critique bien sévère, mais c'est le vif désir de te voir réussir qui fait que j'appelle aussi sans réticence ton attention sur ce qui fait le charme d'une composition, c'est pourquoi Decamps plait généralement, il entre fortement dans le caractère de ses personnages, vois plutôt Don Quichotte et Sancho; c'est pourquoi David et toute son école sont insipides, ils font le Moyen-Age comme des Romains, mesurés sur l'Apollon, mais courage, je crois très bien que c'est l'exécution qui t'occupe et il est bien difficile de ne pas oublier quelque chose, je suis persuadé que tu as fait beaucoup de progrès dans cette partie aussi je me réjouis de les voir dans le premier dessin que tu me promets. Je ne sais comment tu t'y prends, mais tu feras peut-être bien avant de commencer les dessins des petites esquisses à la sépia ou à l'encre que tu peux faire le soir, c'est encore un moyen d'aller plus vite et par conséquent de faire mieux, car les choses faites avec assurance ont mille fois plus de charme. Quant à ces procédés dont je t'avais parlé de faire tremper toute la boîte d'aquarelle dans l'eau comme tu le penses les pains se détrempe à fond et ne sont plus guère qu'une pâte qu'on prend comme les couleurs à l'huile. Cela n'est pas très économique, car on doit en employer beaucoup plus mais cela me paraît excellent. Je m'étonne que tu n'aies pas compris non plus ce que je te disais dans l'autre lettre, il n'y a qu'à le faire et en suivre les conséquences, c'est là l'avantage des moyens. Si tu as envie d'essayer et je t'y engage, achète seulement deux couleurs pour éprouver, cela ne coûte pas bien cher. Va chez Veillard achète un peu de laque de garance, de la terre de Sienne naturelle et de la terre de Cassel ou bien du noir d'ivoire (si tu trouves de la laque brûlée, achètes-en sinon fais brûler la laque de garance dans une cuillère de fer comme Bouvier l'indique). Procure-toi des petites bouteilles hautes d'un pouce $\frac{1}{2}$ dont le col soit aussi large que le corps;

broye ces couleurs, mets-y un peu de gomme et mets-les dedans et en travaillant avec de la gomme délayée pour l'ajouter suivant qu'il te semble nécessaire et emploie-les comme les couleurs anglaises. Remets de temps en temps de l'eau dessus afin qu'elles ne sèchent pas, si cela te plais, tu pourras acheter les autres, ce sont ces couleurs que j'ai essayées et qui m'ont réussi et non le papier de couleur dont Jadin se sert, j'irai revoir ses aquarelles afin de saisir la manière dont il s'en sert et j'essaierai de t'en faire une. Mr. Töpffer et Mr. Audéoud connaissent très bien cette manière de se servir des couleurs de gouache, elle porte un nom particulier en Angleterre où on en fait beaucoup, parle-leur-en. Je suis bien content que ces dessins t'aient fait plaisir. Je pense à faire dans la suite quelque chose qui pourra t'être très utile. Melzinski part bientôt, il restera un mois à Florence et retournera à Genève pour se marier; il te portera quelque chose. Langlois, élève de Grosclaude, doit arriver un de ces jours, je m'étonne que tu ne l'aies pas su, c'était une bonne occasion. Quant à ces fragments de toutes manières tu t'es mal expliqué le mot embarrassant. Je suis embarrassé parceque je ne sais trop que t'envoyer, mais je me suis ravisé, et je pense que des choses qui n'ont point d'intérêt parcequ'on les a sous les pieds en prennent par l'éloignement, ainsi Melzinski ou Reverdin te porteront ces choses. A présent que j'ai abusé, exercé ta patience quoique cependant je te croie bien capable de regarder la fin d'une lettre avant d'avoir lu ce qui précède, j'en viens à la chose importante de cette lettre; avec tes nouvelles ambiguës tu mets les gens dans l'embarras, il me semble qu'une nouvelle semblable pouvait s'annoncer plus franchement et comme tu me disais que tu ne voulais pas avoir encore des enfants, c'est ce qui m'a fait douter du reste; il ne me serait tout de même pas venu à l'idée de me proposer comme parrain ne pensant pas que cela pouvait se faire sans moi, mais il m'est venu le même regret que pour tes noces, il me semblait que c'était un fait exprès que tout cela arrivât dans mon absence, mais puisqu'il y a remède, j'accepte de grand coeur et je verrai nos noms se mêler avec le plus grand plaisir; c'est un lien réel ajouté à celui que nos coeurs ont formé, cela augmentera encore le désir que j'ai de vous revoir. Comme ce sera gentil, cela va bien animer et égayer votre petit logement. Fille ou garçon j'aime déjà ce petit être et probablement que quand je le verrai, il trottera déjà d'une chaise à l'autre, c'est alors qu'ils sont charmants. Je ne puis

faire assez de vœux pour les couches, j'espère que ta femme a bon courage, mais les mères en ont toujours. Allons compère et commère, je vous embrasse du fond du cœur.

Barthélemy Menn.

Je n'ai pas besoin de te recommander une lettre aussitôt que tes nouveaux devoirs te le permettront, je compterai chaque jour jusqu'à ceux où je pourrai me figurer que cet enfant verra la lumière; au fait je pense que si c'est une fille elle ne pourra pas porter mon nom, c'est taquinant.

V.

A monsieur Jules Hébert

au greffe du Tribunal Civile à Genève, Suisse.

Mon cher Jules,

J'allais comme d'ordinaire déjeuner au café avant d'aller au Vatican, quand le maître du café m'appelle: Moussou, (Monsieur) et me montra une lettre. La vue d'un cachet noir m'apprit avant de la lire son fâcheux contenu. J'hésitai un moment avant de l'ouvrir quoique sûr de ce qu'elle allait m'apprendre, enfin je me décide et je fis comme toi pour ma dernière lettre, je ne commençai pas patiemment par le commencement. Lorsque j'eus vu de quoi il parlait, je sautai au rouge où je vis tout le malheur. Que t'en dirai-je, je ne veux pas parler de mes regrets, je suppose qu'il est inutile d'aller grossir et raviver les vôtres. La résignation et la belle parole de ta femme: il était à Dieu avant d'être à moi, m'a fait du bien. C'est ainsi qu'une chrétienne devait parler et cette confiance en Dieu donnera à la mère la force de tout supporter. Cette pauvre chère amie sensible comme elle est, passer ainsi d'une grande joie à une grande douleur, c'est bien heureux qu'elle n'ait pas été plus dérangée.

J'attends tous les jours la lettre de mon père que tu m'as annoncée, qui n'aura je pense que du bon à m'apprendre.

Tu doutes que je puisse comprendre toute votre douleur, tout votre désenchantement, je le crois aussi car cela doit avoir quelque chose de différent que les autres douleurs de ce genre, cela doit être plus intime. On peut très bien se figurer la perte d'une personne avec qui l'on a vécu, à laquelle on reste attaché par le temps, le sang, la reconnaissance, tout le monde a passé par là ou doit y passer, donc ou on la connaît, ou on peut facilement se la figurer par l'effroi avec

lequel on jette un coup d'œil oblique sur ces tristes nécessités, mais cette première fois qu'on produit un être, le plus pur de votre sang, qu'on s'est habitué et réjoui 9 mois dans cet étonnant mystère, qu'on voit ce qu'on avait encore que pressenti, il me semble que ces joies on ne peut les comprendre si on ne les a éprouvées et cette douleur non plus, car dans les pertes ordinaires, on y est préparé par l'âge ou par la maladie, ou quand bien même elle serait subite, on n'attend rien, c'est vrai, c'est terrible. Mais ici on attend, c'est la vie qu'on attend, ce n'est que fêtes et projets, et on ne trouve que la mort. C'est une bien rude transition. Mais si Dieu nous frappe quelquefois, il a fait que nous trouvions toujours des compensations, des espérances consolantes. Si vous voulez les chercher vous n'en manquerez pas. Pensez, si après que vous l'eussiez élevé, orné avec bien des sacrifices, après que les joies et les chagrins qu'ils vous l'eussent attaché et rendu mille fois plus cher, Dieu vous l'eût retiré, quelle différence! Mais ainsi votre premier-né est resté au sein de Dieu sans avoir porté les lèvres à la coupe amère, il joue avec les anges.

Il ne faut pas même se plaindre si nous souffrons, nous le méritons, car nous péchons tous les jours et si Dieu nous afflige, c'est qu'il nous aime, c'est afin de nous avertir et de nous rendre meilleurs, afin que nous soyons dignes d'une autre vie.

En t'écrivant ceci je viens de trouver un beau sujet de tableau, en bas la scène que l'on ne connaît que trop bien: La tristesse d'une couche malheureuse, en haut des anges qui emportent l'enfant en jouant avec lui.

Je suis bien aise que tu aies compris et mis en exécution les couleurs à la gouache, j'aurais aimé que tu eusses fait déjà quelques essais; mais comme tu n'as pas beaucoup de temps, ce sera pour les autres couleurs on peut se servir de toutes et aussi se contenter de 3 ou 4, je ne me souviens pas de celles que je t'ai indiquées, en tous cas n'oublie pas la laque brûlée et si je puis je t'enverrai un peu de laque jaune brûlée que je ne crois pas qu'on trouve ailleurs, c'est un ton effrayant, tu pourras prendre aussi un peu de vert Véronèse, c'est quelquefois bon. Tout cela n'exclut pas les couleurs anglaises. Je te recommande comme faisant de plus jolis gris le brun-rouge et le cobalt, un des premiers peintres anglais en use beaucoup. Tu me demandes quelles sont les meilleures des couleurs en poudre ou trichisques (?) Les premières sont naturellement plus faciles à broyer,

mais tu devrais essayer de les laisser détremper elles-mêmes dans tes petites bouteilles à cou large; il me semble que l'eau peut bien les dissoudre assez au moins ce sera toujours quelque chose de gagné. J'ai fait un petit essai du papier de couleurs, j'ai pris pour cela le premier venu très ordinaire, il me semble que cela va bien, qu'on peut faire des choses très agréables et bien assises d'effet, fraîches et brillantes, mais facilement fausses. Je ne sais pas trop, si l'on peut rendre facilement la nature, je n'ai pas essayé. Je ne m'occupe pas du tout d'aquarelle, seulement quand je t'en parle. Je crois que tu fais bien de refaire Vamba, cette persévérance apprend beaucoup. Je crains que tu ne sois toujours timide dans ta conception, n'aie pas peur de mettre ton Vamba aguillé sur une pierre difficile à monter et ne t'arrête pas à ta pierre druidique qui fait très bien en description, mais qui n'a aucun intérêt à voir en peinture. Gurth roide et symétrique.

Ton nouveau sujet, si c'en est un est joli, ton homme est bien campé; il me semble que rouge et jaune ne fait pas très bien dans la même figure. Les tons les plus entiers ne sont pas les plus agréables, surtout dans un petit sujet de genre, pour cela il faut combiner plus dans les teintes mixtes et frapper de temps en temps avec des tons entiers, surtout en plein air. Vois, Paul Véronèse mais surtout les Flamands qui faisant de petits sujets ont cherché les harmonies qui y conviennent. Je sais bien qu'il est très embarrassant de trouver des tons de draperies quand on fait d'idée, il faut chercher les différentes nuances d'une même couleur, c'est dans ces maîtres que je t'ai cité que tu les trouveras n'aie pas peur de répéter un même ton, c'est même très nécessaire plus la composition se complique. Je tâcherai de t'envoyer des pochades aquarelles des esquisses que j'ai faites à Venise. Cela pourra t'aider beaucoup, tu seras frappé des qualités de tons simples et presque mathématiques, qui s'y trouvent surtout dans Titien et Tintoret. Celui de clair-obscur n'est pas si facile à débrouiller ni si uniforme que celui des tons, et que Reynolds veut bien le dire, il est vrai que la règle générale qu'il indique d'y trouver toujours que le clair soit uni au clair et l'ombre à l'ombre. Je me réjouis de savoir l'effet que cela te produira, c'est bien dommage que tu n'aies pas profité de celles que j'avais faites à Paris; à présent que tu as fait quelque chose de toi, tu sentiras mieux tout le mérite de ce tableau.

Je crois que tu feras bien de traiter autant que possible des sujets, cela apprend plus puisque cela est plus difficile et c'est aussi plus intéressant. Pardonne-moi, si je suis tant sur le ton du conseil, mais je voudrais tant te voir placé au rang des artistes qui font bien dans ce genre au moins à Genève. C'est loin d'être désespérant d'autant plus que si ils ont un joli sujet ils le font à l'huile et ne font que des choses très peu intéressantes dans leurs aquarelles, je ne me souviens pas d'avoir rien vu, dans ce genre tiré de l'histoire ou même d'un livre quelconque, c'est ordinairement des choses niaisées et communes.

Voilà 3 mois que j'ai travaillé au Vatican, j'ai fait quelques têtes, j'en ai assez pour le moment et puis les chaleurs deviennent très fortes et les puces d'une abondance effrayante, il faut autant que possible fuir les chiens et les femmes, tu avoueras que c'est difficile, aussi je suis une ampoule ou plutôt une piqure des pieds à la tête. Je vais passer tout le mois d'août à la campagne faire un peu de paysage au bord du lac Némi qui est dans un ancien cratère de volcan; il n'y a pas de pays plus délicieux, je m'en réjouis beaucoup, cependant il me semble que j'ai beaucoup perdu le goût du paysage, du moins quand je suis pas devant. Quand je serai de retour je t'enverrai une aquarelle de ce pays-là. En attendant tout cela voilà un calque d'après Raphaël. Je t'enverrai de cette manière quelques calques de croquis assez petits pour entrer dans une lettre, j'aurais dû y penser plus tôt.

J'ai lu dernièrement le génie du Christianisme, il y a des choses qui m'ont fait bien plaisir. Il y a des comparaisons d'Homère avec la Bible qui sont fort intéressantes et des principaux auteurs anciens avec les modernes, et il va sans dire que les derniers ont la supériorité, du moins dans les morceaux qu'il cite. Je termine à présent la lecture d'un ouvrage bien plus élevé et plus positif: Les soirées de St. Petersburg, par Mr. de Maistre, frère de l'auteur du „Voyage autour de ma chambre“. Il traite les plus hautes questions philosophiques d'une manière claire et intéressante, ce sont des conversations entre lui, un sénateur russe et un jeune militaire français. Je t'engage beaucoup à le lire et quand tu l'auras lu tu auras peut-être comme moi l'envie de l'acheter.

Adieu, n'oublie pas les amitiés à Humbert, Straub et tous les autres amis. Je suis bien aise que Straub ait gagné, tu as bien raison de le fréquenter, il a une jolie exécution et a côté du meilleur caractère.

Ton ami *Barthélemy Menn.*

VI.

A Monsieur Jules Hébert

au greffe du Tribunal Civil à Genève, Suisse.

1^{er} Octobre 1836.

Mon cher ami,

Rien ne m'a fait plus plaisir que d'apprendre avec détails l'augmentation de ton traitement. J'ai dévoré les lignes qui y sont relatives dans ta lettre. Je sens parfaitement toute la jubilation que cela a dû vous faire éprouver. Quand on est serré une augmentation de bien-être se sent dans toute son étendue. Je m'en suis réjoui comme si cela me fût arrivé, un peu plus de graisse au pot, fameux. Cela était fort bien, mais arrivé à la fin ou tu déduis de tout cela qu'il t'en revient à peu près 100 frs. par mois, je n'ai plus rien compris, je suis tombé de mon haut, mais comment faisiez-vous. Moi avec 100 frs. par mois je ne puis pas aller et je ne me traîte pas finement — tant s'en faut et je n'ai qu'une bouche à nourrir. Je t'assure que je voudrais bien cuisiner avec vous, je ne perdrais pas au change, mais comment faites-vous, je ne cherche pas à me l'expliquer, je n'y parviendrais pas. L'essentiel est que cela vous suffise.

Je viens de mettre la main à la pâte, j'ai commencé à peindre mon tableau. J'ai ébauché la figure de la sagesse, cela va lentement, à cause des modèles. Jusqu'à présent je n'en ai point pour mon jeune Salomon, cela fait perdre beaucoup de temps. Le choix de mon sujet me plait beaucoup et a plû de même à deux de mes camarades que j'estime le plus pour leur jugement. Mais dans les expositions de Paris l'allégorie est très décriée et avec quelque raison, car cela demande toujours explication et je serai forcé d'écrire le verset sur le cadre comme les anciens maîtres. Mais il me plait en ce qu'il exprime mes sentiments. Si je pouvais, si j'avais des rentes, je voudrais faire comme les poètes qui peignent leurs sensations, leur vie dans leurs poésies, comme Goethe et la plupart. Ainsi je suis heureux que ce sujet-ci soit une espèce d'hommage à mes parents. Salomon qui au commencement de chaque chapitre de ses proverbes rappelle le souvenir de son père et de sa mère et donne ses sentences sous la forme des conseils qu'ils lui donnaient pour lui faire connaître la sagesse, cela rend parfaitement mes sentiments envers mes parents, et je suis heureux que mon premier hymne soit pour eux (car la peinture est ma poésie visible).

Le malheur qui vous a frappé m'avait suggéré l'idée d'un tableau, j'avais composé et cherché l'effet de cette composition, ici c'était mon ami qui m'avait inspiré, une composition rendait bien mon idée, mais après avoir fait une esquisse peinte, j'ai vu que cela ne prêtait pas à l'aspect et j'y avais renoncé. Ces jours Mr. Sigalon m'a prêté un volume de poésies de Reboul boulanger de Nîmes, son ami intime, il a de la réputation. Sa meilleure poésie est justement la même idée que j'avais eue, j'ai été étonné de cette coïncidence, elle me montre mon sujet sous une forme un peu différente. Voici les vers de Reboul:

Un ange au radieux visage
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

«Charmant enfant qui me ressemble
Disait-il», oh, viens avec moi!
«Viens nous serons heureux ensemble
«La terre est indigne de toi.

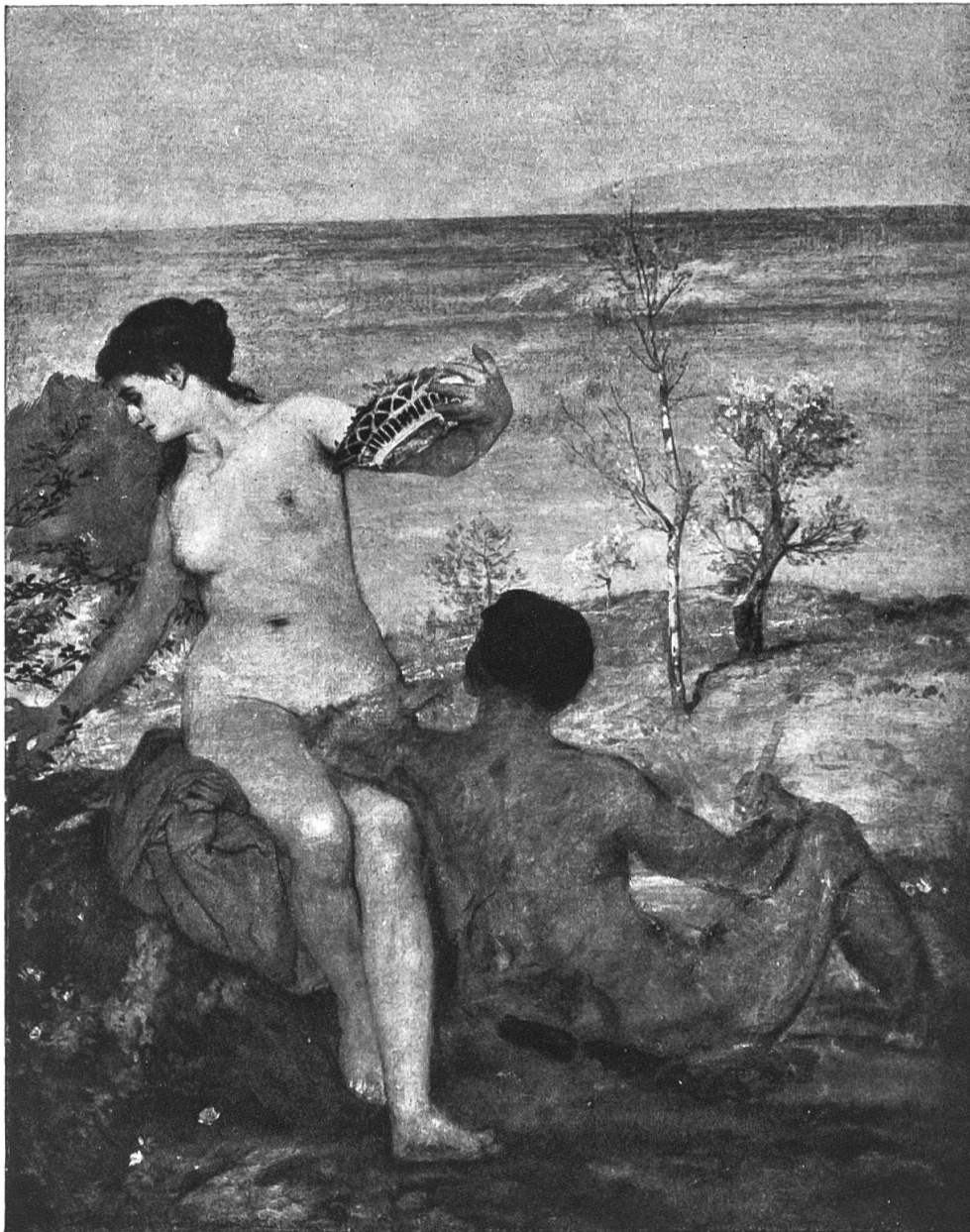
«Là j'aurais entière allégresse
«L'âme y souffre de ses plaisirs.
«Les cris de joie ont leur tristesse,
«Et les voluptés, leurs soupirs.

«La crainte est de toutes les fêtes,
«Jamais un jour calme et serein,
«Du choc ténébreux des tempêtes,
«N'a garanti le lendemain.

«Eh quoi, les chagrins, les alarmes
«Viendraient troubler un front si pur?
«Eh, par l'amertume des larmes,
«Se terniraient ces yeux d'azur?

«Non, non, dans les champs de l'espace
«Avec moi tu vas t'envoler;
«La Providence te fait grâce,
«Des jours que tu devais couler.

«Que personne dans ta demeure
«N'obscurcisse ses vêtements,
«Qu'on accueille ta dernière heure,
«Ainsi que tes premiers moments.



ARNOLD BÖCKLIN

Liebespaar

Kunsthaus Zürich

« Que les fronts y soient sans nuage
 « Car rien n'y relève un tombeau
 « Quand on est pur comme à ton âge,
 « Le dernier jour est le plus beau.»

Et secouant ses ailes
 L'ange à ses mots prit son essor
 Vers les demeures éternelles. . . .
 Pauvre mère. . . . Ton fils est mort!

Je te demande pardon, si je viens réveiller ta douleur, ces paroles ont avec elles un baume pour l'adoucir. C'est plein de fraîcheur, de sentiment, j'essaierai de recomposer mon sujet et d'une autre manière d'après les idées que cette poésie m'a données.

Il y a une autre sensation que je voudrais exprimer, reproduire, que j'éprouve souvent, c'est le combat des passions et de la religion dans le cœur de l'homme. Depuis longtemps j'y pense, mais ce n'est pas encore prêt à accoucher, je voudrais bien lire quelque ouvrage dans ce sujet pour développer mon idée par sa lecture.

Voilà mon cher ami la route que je voudrais suivre dans le choix de mes sujets, elle peut je crois me fournir matière de pensées morales et neuves pour la peinture, reste à savoir jusqu'à quel point cela est propre à notre art.

Ton calque me paraît être beaucoup mieux dans le caractère de l'auteur que le précédant. Peut-être Gurth n'est-il pas assez Herculéen. Je suis bien aise de t'apprendre que ton aquarelle que je montre à ceux qui veulent voir mes dessins a reçu beaucoup d'encouragements, on y trouve de bonnes choses. Courage, je te l'assure, tu te placeras parmi les peintres genevois avec honneur dans ce genre. Sois gras et large, fais ton possible pour copier quelque tableau de figure bien coloré, fais en grand sur torchon et figure-toi que tu peins à l'huile. Sois hardi dans tes teintes, attaque avec vigueur et sans crainte, si cela ne va pas on râcle on éponge on gouache. Il te manque surtout de la hardiesse il n'y a pas si longtemps qu'il m'en manquait cela m'est venu tard parceque personne ne m'a dit d'en avoir. Vois comme tu es timide je t'ai parlé de couleur à la gouache d'aquarelles sur papier de couleur. Tu as perdu des mois à demander des explications au lieu d'essayer dans une ou deux heures tu aurais tout éprouvé, tu n'avais qu'à faire à la lettre ce que j'avais indiqué, en suivre les conséquences et tu aurais découvert à l'heure qu'il est des choses que tu ne connais pas encore. Qui a-t-il de plus simple d'aller

chez Veillard, demande selon la pesanteur des couleurs une demi-once de blanc, une demi-once d'ocre jaune, une demi-once de brun-rouge, id de terre sienne naturelle, id de terre de sienne brûlée, du noir d'ivoire, un peu de laque garance, un peu de laque brûlée, un peu de bleu, un peu de jaune d'Inde un peu d'outremer guimet, celui-là on le met dans un gobelet ou une coquille pour qu'il se délaye facilement. Eh bien ces couleurs tu les mets dans de petites bouteilles à cou large après les avoir broyées sur un verre, tu as aussi un peu de gomme que tu mêles à mesure dans tes couleurs selon ton sentiment. Donc tu te sers de ces couleurs comme des pains Newmann. Seulement elles sont toutes délayées, voilà la différence et l'avantage qu'avec elles tu couvres et les mets épaisses selon que tu crois que cela fait bien. Mais encore essaye, quand tu auras fait un dessin de cette manière tu en sauras beaucoup plus sur ces couleurs que je ne puis t'en dire. Si tu ne veux pas en faire toute la dépense, achètes-en seulement 2 ou 3, le blanc d'abord et ne crains pas de gouacher quand cela fait bien. Pour les couleurs en pains, tâche d'avoir une boîte en fer-blanc comme la mienne et mets-y tes couleurs, je le vois tu as peur de les déformer. Couvre-les d'eau avant de commencer, sans cela on ne peut faire que de très maigre aquarelle. Tu te plains que tu ne peux faire d'après nature, mais ta femme si cela l'ennuie trop de poser fais-là quand elle travaille en grand, en pied, la tête au moins d'un pouce, sur torchon ou sur papier de couleur. Sur ce papier tu mettras de la gouache autant qu'il sera nécessaire pour que ta peinture vienne à l'aspect d'une aquarelle sur papier blanc, ou bien mieux de la nature. Tu verras en te servant des couleurs que j'indique, qu'elles sont à la gouache ou à l'aquarelle selon que tu y mets plus ou moins d'eau. Je t'ai envoyé par Mr. Revillod celui qui a servi dans le Wurtemberg, 3 pauvres dessins. Je suis fâché, j'ai fait après son départ une aquarelle sur papier gris qui t'aurait fait voir les ressources de ce genre. Je serais bien content de voir de tes dessins, ainsi si tu n'as pas l'espoir d'une occasion et si cela ne coûte pas trop, envoie-moi quelque chose, seulement trois dessins, c'est beaucoup, car tu pourrais les vendre, il y a aussi une chose c'est qu'un paquet si petit pourrait facilement se perdre. Informe-toi, s'il n'y a pas d'autre moyen envoie-moi ce que tu voudras.

Tu me demande de te parler de mon séjour à Gensano, je ne puis te dire grand chose, je crois avoir donné la position dans la lettre à mon père, c'est plutôt un pays de détail en sorte que cela est peu fait

pour décrire; pour t'en donner une idée, j'ai passé presque tout ce mois autour d'un arbre penché sur l'eau, en faisant quelques pas le tableau changeait, mais je n'ai pas fait une étude hors d'un espace de 200 pas, toujours le même. Comme le village est sur un rocher qui domine l'endroit, où nous travaillons, nous devons monter et descendre par un petit chemin en serpenteau, très rocailleux et semblable au Pas de l'Echelle, mais les habitants, les femmes, ce sont les plus belles que j'aie jamais vues et à foison les têtes les plus sublimes qu'on puisse voir, avec cela un costume délicieux, j'essayerai d'emporter le busc et la veste qui en font le caractère. Hier je suis allé au Colysée au clair de lune et je suis monté dessus et dans ce genre j'ai vu le plus magnifique spectacle qu'on puisse imaginer, la vue de l'amphithéâtre et surtout la vue du Forum, c'est un ensemble de fabriques le plus heureux de lignes de masses et de couleurs. J'espère pouvoir faire cette vue car quand on a cela on a le plus beau souvenir de Rome. De plus j'ai manqué de filer par un des trous cachés par l'herbe dont les vieilles voûtes sont pleines, j'y passai la jambe et si les bords du trou n'avaient pas été assez forts j'y passai et mon voisin qui voulait me retenir aussi et me finissait en tombant sur moi. Cela colore l'excursion, je n'ai cependant pas eu la plus petite émotion. Tu demandes un calque du tableau „Les pifferari“ que j'ai fait, mais en vérité cela ne vaut pas la peine, la composition est nulle, il est grand comme nature jusqu'au dessous du genou; ils sont trois, un vieux, un jeune et un petit. Le vieux reçoit le prix de sa musique à la madone d'une moitié de jeune femme coupée en deux par le milieu par le bord du châssis. Il faudrait que je fasse ajouter un bout de toile pour qu'au moins la tête soit entière.

Mon pauvre ami je te plains bien quelle inquiétude les affaires de la Suisse doivent te donner lorsqu'on y est intéressé de cette manière; mais pour moi je ne puis croire à cette guerre désavouée de tous les Français et qui aurait des conséquences si généralement fâcheuses. Ils ne sont pas assez bêtes pour ne pas penser à deux fois avant de venir dans nos montagnes et blâmés comme ils le sont par tous les journaux. Probablement lorsque tu recevras ma lettre tout sera décidé. Espérons que Dieu ne permettra rien de fâcheux pour notre chère patrie. Adieu, je vous embrasse, que cette lettre vous trouve pleins d'espérance et de tranquillité.

Adieu à mes amis, informe-toi de l'adresse de Fries.

By. Menn.

VII.

A Monsieur Jules Hébert

au greffe du Tribunal à Genève, Suisse.

Environ vers le milieu de février.

Mon cher Hébert tu ne te figures pas quelle joie j'ai eue à apprendre le concours dans lequel tu as si bien réussi, j'aurais fait des gambades si j'eusse osé, je te voyais déjà ce que je désire tant que tu sois et que tu seras sans doute un jour, artiste avec boutique tout à la peinture, car pour mon compte je suis persuadé que Mr. Lugardon n'y restera pas longtemps, il n'est bien que là où il n'est pas, et puis une place comme celle-là n'est absolument pas dans son caractère. Ainsi ayez bon espoir. Tes concurrents ont dû être bien étonnés de voir surgir ainsi un heureux antagoniste dont ils ignoraient peut-être le nom. L'histoire de Vouan est délicieuse, cela me rappelle que je lui ai prêté un Marc Antoine qu'il ne m'a pas rendu, c'est un silène appuyé sur un jeune homme, si tu le vois je te prie de le réclamer.

reprise le 19 avril.

Pour en revenir à nos moutons j'ai été dans l'enchantement de ce concours et de ta réussite et à l'instant même je me suis mis à te l'écrire avec feu (feu de paille). Beaumont devait prendre la lettre, il est parti plus tôt qu'il ne pensait, sans me rien dire, il est parti alors j'en suis resté là. Le retard d'une année pour mon tableau m'avait jeté dans le dégoût et au lieu de me faire écrire comme cela l'aurait dû sans intention cela m'a peut-être empêché. Il a été dire cela à Populus comme un nouveau du pays sans penser à rien, il regretta alors qu'on ne l'en eût pas averti, ce sera donc un concurrent de plus, mais il n'est pas à craindre, lui-même le pense aussi, il a trouvé tes aquarelles très jolies ainsi que tous ceux qui les ont vues, il y en a même qui ont dit que cela valait bien des Johannet, ainsi fais des efforts (c'est inutile de le dire) pour que cela soit tout à fait vrai, j'avais beaucoup de plaisir à leur dire que celui qui les avait faits était un commis qui employait ainsi les courts moments de sa liberté, il y en a à qui les bras en tombaient et qui disaient : Soyez donc artistes ? si les commis font la peinture comme cela. Ainsi courage, courage, tu vois bien que ta peine commence à trouver sa récompense. Comme c'est vrai qu'il n'y a que les honteux qui perdent. Si te défiant trop de toi-même tu ne t'étais pas mis sur les rangs et que Mr. Lugardon

ne se fût pas présenté, tu eusses manqué là ton avenir par pure timidité. Sans avoir complètement réussi, c'est un pas pour y arriver et je ne doute pas que cela n'arrive. A côté de cela tu es maintenant connu comme artiste, tu peux augmenter le prix de tes aquarelles. J'espère bien que tu vas te mettre à en faire quelques unes grandes pour les exposer. Tu ne dois pas négliger cela, c'est nécessaire car maintenant un artiste qui n'a pas exposé n'est rien si on n'a pas vu vos ouvrages au salon, si la critique n'a pas parlé de vous, c'est comme si vous n'étiez pas au monde; ce ne doit pas être la timidité qui te retienne tu vois qu'elle n'est bonne à rien autre qu'à vous mettre dans l'ombre. Tu feras bien de te servir de la nature autant que tu pourras et ne pas craindre de dépenser quelques sous pour prendre modèle ou te servir des connaissances, faire au moins un croquis et y chercher le caractère des lignes, la grande tournure. Tu fais bien de chercher ces effets de clair-obscur, les ombres portées sont une des grandes ressources de l'effet, les Vénitiens en ont beaucoup usé. Si les esquisses que j'ai faites à Venise ne fussent pas si pleines de figures, je t'en eusse déjà fait des pochades comme je me le propose depuis longtemps. La teinte titianesque dont je t'ai parlé pour ton fils du clan d'Alpine n'est pas positivement ce que tu as compris, elle peut fort bien exister sans ombre portée, elle gîte dans le ton local simple et large répandu sur toute la carnation, on n'y aperçoit les finesses des demi-teintes du sang qu'en s'approchant beaucoup, la lumière chez lui n'absorbe pas du tout la couleur comme dans toutes les écoles, la romaine surtout, une draperie rouge ou jaune toujours bien entière ou bien rouge ou jaune partout. Il en est de même des chairs, un homme brun fait une masse brune, une femme blanche en fait une claire sans qu'ils se mêlent l'un dans l'autre par des luisants ou des ombres fortes, un linge blanc domine toujours les chairs qui paraissent à côté comme un morceau d'étoffe plus foncé; cette manière de voir là portée sur le paysage produit de grands effets, donne une grande richesse de tons, l'école moderne de Paris l'emploie quelquefois avec succès; je sens que ceci est difficile à comprendre en théorie. En paysage par exemple on ne craint pas d'avoir au soleil des verts ou des constructions d'une extrême vigueur, parcequ'en amenant dessus des ombres d'une vigueur proportionnée, cela prend tout de même du soleil et dorne ainsi des oppositions extrêmement puissantes avec le fond ou tout autre partie qu'on veut faire paraître et briller.

Ton bonhomme est bien campé, les 2 femmes sont bien disposées pour l'effet, j'eusse aimé seulement que l'architecture sentît moins la Savoie. Il est vrai que chez nous on a bien de la peine à trouver autre chose, mais tu pourrais consulter des vues d'architecture, prendre là tes idées car tu sais combien la disposition du terrain des fonds même dirige toute la composition, et lui donne plus ou moins d'originalité, c'est comme les clefs en musique. Je préfère l'autre, le moutard est très bien de mouvement, la femme, autant que j'en peux juger par le petit calque est bien ajustée, mais manque de caractère, je me réjouis bien du moment où tu pourras prendre des calques des peu d'études que j'ai faites des maîtres. Cela doit certainement te donner une secousse, quel dommage qu'il n'y ait pas plus de facilité dans notre petit pays, si beau du reste. Tâche de te mettre bien avec Mr. Lugardon afin qu'il te prête quelques dessins ou gravures, tu ne manqueras pas de lui faire mes amitiés, que je serai bien heureux de le revoir.

Quant à exposer à Genève, j'étais bien décidé à n'y mettre que mes pifferari par la raison que je ne voudrais pas les exposer à Paris, ils n'aiment et n'aimeront jamais que la peinture coquette et cela est trop éloigné de mon sentiment pour que j'espère jamais plaire à mes compatriotes; mais dès que mes parents le désirent, c'est suffisant pour que je le fasse sans hésiter, il est bien juste que si éloge il y a, ils en aient la jouissance, mais au cas contraire, je serais trop fâché qu'ils se soient attirés un déboire.

Je trouve que Beaumont est un singulier corps, il ne m'a aucunement parlé de l'expression de mes figures, je n'ai donc pas pu lui répondre ce qu'il t'a dit, il a seulement trouvé — observation qui me paraît tombée des nues — en en parlant à Mr. Ingres, il lui a dit que mes figures étaient trop grandes, la même chose pour mon paysage, c'est peut-être à cela que j'ai répondu qu'elles devaient être ainsi, il m'a dit aussi que mon paysage écrasait les figures par sa force, cela était fort juste, presque tout le monde m'a fait cette observation j'ai tâché d'y remédier, sa première observation peut être mordante pour mes figures, mais je ne crois pas qu'il ait eu cette intention il ne l'eût pas répété à Mr. Ingres. Son opinion et celle de Bachelard surtout n'ont pas laissé que de me décourager un peu et de me remonter ensuite. Quand Beaumont est parti je n'avais encore rien commencé, mais je m'occupais d'une grande toile „Les Juifs captifs à Babylone“,

grande comme nature et puis j'ai réfléchi que si j'entreprenais cela je ne pourrais pas étudier les maîtres et que je n'aurais peut-être pas fini pour la prochaine exposition; ayant appris qu'un allemand avait exposé cette année un tableau de mérite sur le même sujet cela me décide, je suis prêt à commencer l'ange et l'enfant de Reboul un peu plus petit que le Salomon; c'est en sculpture qu'il a été traitée à ce salon-ci, je vais tâcher qu'il soit fini pour les envoyer tous ensemble; informe-toi au juste à quelle époque commence l'exposition et si on reçoit les tableaux venant de l'étranger après ouverture, je ferais, je crois, bien de commander les deux autres cadres à Paris, ils viendraient tous ensemble et malgré le port reviendraient moins cher, ou j'écrirai à Fries ou je te chargerai de le faire mettre dans une lettre de Mr. Roth. Malgré 2 lettres et l'envoi d'un dessin je n'obtiens point de réponse de Fries et Roth; je n'ai pas le droit de me plaindre.

Adieu, mes amitiés à ta femme, à toutes connaissances. Je n'ai pas le temps, ni la place d'en dire plus, j'ai juste le temps de porter la lettre à la poste, il est tout près de 10 h. du soir.

Ton ami *By. Menn.*

N.B. L'orthographe fort irrégulière de Menn a été respectée.

(à suivre.)



Liebespaar

ARNOLD BÖCKLIN

Kunsthau Zürich

